

Pologne Mémoire, mémoires et passions

Laurent Laplante

Number 61, Fall 1995

Littérature polonaise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19721ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (1995). Pologne : mémoire, mémoires et passions. *Nuit blanche*, (61), 82–83.

Mais le goût dont parle Herbert ne fait pas partie du patrimoine génétique. Ceux qui sont nés dans les ruines de la Deuxième Guerre en Europe centre-orientale n'avaient pas ce réflexe inconditionnel qui permet d'éviter les tentations du communisme (ni l'autre : celui de l'adhésion pragmatique). Les enfants furent conduits en silence à adopter une nouvelle éthique et une nouvelle esthétique. Pris au dépourvu, affrontant les promesses de l'utopie, ils apprenaient sans idée préconçue, à vivre avec les rites, les mythes et les objets qui constituèrent leur patrie. Le Palais de la Culture — cadeau de Staline construit au centre de Varsovie — fascine tout autant que la cathédrale ; le défilé du 1er mai rivalise de splendeur avec la procession du Corpus Christi. Ce processus de reconnaissance du monde — monde en route vers l'unité totalitaire, mais encore polymorphe et rempli de contradictions — est un travail personnel de l'enfant, une tâche dans laquelle, en tant que « fils du silence », il doit surtout compter sur lui-même.

Le silence est le signe original de cette exploration « archéologique » de la mémoire de Stefan Chwin. Son prologue semble défier l'Évangile de saint Jean :

« Alors justement l'absence de parole fut la cause motrice, le fondement de mon existence, et si l'Écriture disait 'Au commencement était le Verbe, et le Verbe se fit chair', dans mon cas, 'au commencement n'était pas le Verbe et grâce à cela je me fis chair' ».

L'absence du Verbe veut dire, ici, le silence comme mode de survivance dans les temps de la dictature de la parole qui était devenue « l'unique vérité ». N'eût été du silence du père — « en temps et lieu adéquat » — et de la mère qui lui indiqua une vieille ville sur le bord de la Baltique, cela aurait pu signifier pour eux les plaines blanches de la Sibérie. C'est pourquoi le père n'aimait pas ceux qui gaspillaient la parole, c'est pourquoi il aimait « savourer le silence ». Il y eut aussi le silence incompréhensible de Dieu qui, du haut de la cathédrale, regardait survenir tant de désastres et de tragédies sans même sourciller.

Le silence — celui qui était au commencement et qui accompagna ensuite l'enfant — surgit dans cette « archéologie de la mémoire » de Stefan Chwin comme le signe le plus expressif. Non seulement pour « se faire chair », mais aussi pour donner un sens à toutes les choses, les laisser parler avec leur propre voix, et les laisser être à l'écoute. Le silence du père permit d'établir une communication directe dans ce monde aussi rempli d'interférences. Sans cette communication, il n'aurait pas été possible de préserver la diversité des choses. L'archéologue n'aurait pas trouvé les signes de la continuité, et le roman post-communiste n'aurait pas été possible. **NS**

* Professeur au Département de Théorie littéraire et de Littérature de l'Université de Brasília.

1. Publié à Cracovie par Oficyna Literacka en 1991.

2. In *Versos polacos*, Lisboa, Faculdade de Letras, 1985, p. 91.

Pologne :



Tadeusz Michal Siara, « Ciel au-dessus de la tête », eau-forte, 1973.

Ne nous surprenons donc pas si, qu'il se porte sur le présent ou le passé, le regard polonais enrobe d'ambiguïté même les souvenirs les plus nets. Les retours de la mémoire¹ de Hanna Krall n'ont d'ailleurs que faire de la clarté cartésienne. Il suffit à l'auteur d'une évocation, d'une allusion pour qu'aussitôt les ombres qu'elle invite à témoigner recréent la terreur nazie et l'horreur des camps. Un peu comme ces tableaux où le pinceau se borne à poser des taches dont le message se distille lentement, la fresque d'Hanna Krall prend forme imperceptiblement, par une lente connivence des anecdotes, des rappels, des douleurs et des humiliations. Les questions n'en émergent qu'avec plus de force. Pourquoi la haine ? Pourquoi faut-il tuer ? Pourquoi ce racisme même chez les victimes ? Pourquoi ces vies fauchées injustement ou flétries à jamais ?

Parmi ces questions, l'une revient, parfois feu-trée, souvent acérée, toujours douloureuse, celle de

mémoire, mémoires et passions

par
Laurent Laplante

Peut-être parce qu'elle a rarement pu tableur sur des frontières stables et définies, peut-être aussi parce qu'elle lorgne tous les horizons de l'Atlantique à l'Oural, la Pologne ressemble à Protée, ce dieu aux capacités d'incarnation illimitées.

l'antisémitisme polonais. Certes, le mot, lourd et laid, n'a guère sa place dans un texte aux touches agiles, mais la chose, elle, affleure sans cesse. « N'est-ce pas surprenant, écrit-elle : il a été tué en défendant une ville qui possédait deux cimetières, l'un polonais et l'autre juif, et il repose au bord d'une route champêtre ? Certains disent que c'est parce que personne ne voulait de lui — trop polonais pour les Juifs, il est resté juif pour les Polonais. » Cela

donne le ton : plus de surprise que de blâme.

Avec *Les chaînes et le refuge*², une autre Pologne émerge, plus politique, plus cérébrale, tout aussi déchirée, mais la voix est moins convaincante. Wojciech Jaruzelski, le « petit général aux lunettes noires » auquel la Pologne dut, en plein essor de Solidarnosc, la proclamation de l'état de guerre, a beau, en effet, s'y révéler pondéré et constamment dévoué à sa patrie, il ne parvient qu'à demi à faire accepter sa décision et son style.

Tout le livre gravite pourtant autour de ce jour de décembre 1981 où Wojciech Jaruzelski s'estima coincé entre le risque d'une invasion de la Pologne par les troupes du Pacte de Varsovie et l'odieux d'un état de guerre imposé par un Polonais à la Pologne. Sa décision, qu'il fonde sur son désir de ne pas rééditer Prague ou Budapest, il ne la défend pas comme la solution parfaite. S'il a erré, il espère du moins ne jamais s'être égaré. Le ton est modeste, la demande d'absolution plutôt gourmande.

Ce qui affaiblit ce plaidoyer, car c'en est un quoi qu'en dise l'auteur, ce n'est pas tant le caractère cornélien de l'alternative centrale, mais la somme des coups vicieux, des mesquineries, des gestes sordides dont l'homme

prétend se dissocier, mais qu'il a avalisés au jour le jour. Cela dit, Lech Walesa aussi, à en croire les mémoires de Wojciech Jaruzelski autant que sa propre autobiographie³, a porté des coups bas et doit assumer quelque chose de l'insoluble confrontation de 1981.

Bien que cosigné par l'historien Georges Duby et par une importante figure de la politique polonaise moderne, Bronislaw Geremek, *Passions communes*⁴ ne concerne qu'indirectement le récent cheminement de la Pologne. Nous avons plutôt droit à un fascinant échange entre deux historiens, car Bronislaw Geremek pratique le même art que Georges Duby, tous deux spécialisés dans le Moyen Âge. On y découvre un nouvel amour courtois, on y élargit la définition même du Moyen Âge, on y gagne des racines communes, on y décode une certaine Église. La conversation entre les deux hommes, bellement conduite par le journaliste Philippe Sainteny, devient pourtant grinçante au moment où le meneur de jeu interroge Bronislaw Geremek sur ses croyances et ose évoquer des propos antisémites attribués à Lech Walesa. Instantanément, l'historien se crispe, quitte le Moyen Âge et redevient parlementaire. Et belliqueux !

Culture riche, diversifiée, fougueuse que celle de ce pays et de ses gens. **NS**

Hanna Krall



Bronislaw Geremek

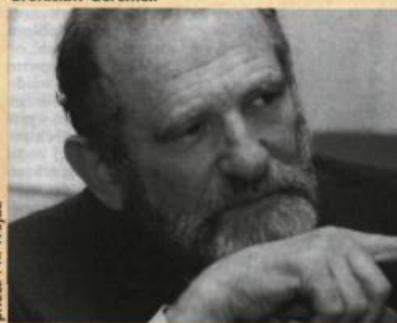


photo : K. Wojda

1. *Les retours de la mémoire*, par Hanna Krall, Albin Michel, 1993, 278 p. ; 39,25 \$.

2. *Les chaînes et le refuge*, Mémoires, par Wojciech Jaruzelski, Lattès, 1992, 387 p. ; 45,95 \$.

3. *Un chemin d'espoir*, par Lech Walesa, Fayard, 1987, 606 p. ; 40 \$.

4. *Passions communes*, par Georges Duby et Bronislaw Geremek, Seuil, 1992, 178 p. ; 29,95 \$.